



Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

50 | 2002

Itinéraires belges aux Amériques

Quand la mythologie se met au service de la propagande politique : le récit des pérégrinations mexicas

Monica Minneci



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3393>

DOI : 10.4000/civilisations.3393

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 79-89

ISBN : 2-87263-180-1

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Monica Minneci, « Quand la mythologie se met au service de la propagande politique : le récit des pérégrinations mexicas », *Civilisations* [En ligne], 50 | 2002, mis en ligne le 01 décembre 2004, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3393> ; DOI : 10.4000/civilisations.3393

QUAND LA MYTHOLOGIE SE MET AU SERVICE DE LA PROPAGANDE POLITIQUE: LE RECIT DES PEREGRINATIONS MEXICAS

MONICA MINNECI

LA TRAVERSEE DU BRAS DE MER

Les mythes des pérégrinations que nous a livrés le Mexique central racontent tous, grosso modo, la même histoire. A l'aube des temps, les différents peuples étaient tous réunis dans un endroit mythique, nommé Tollan ou Chicomoztoc. Ils durent cependant quitter ce lieu afin de partir à la recherche de la terre promise où ils allaient pouvoir définitivement s'installer. Les textes décrivent ensuite les différentes difficultés auxquelles ils furent confrontés pendant leur voyage, parmi lesquelles figure en bonne place la traversée d'un bras de mer (Muñoz Camargo 1986:73-76 ; Tedlock 1985:177 ; Título de los Senores de Totonicapán 1950:216 ; Anales de los Cakchiqueles 1950:57-59).

Les mythes mexicas nous racontent cette histoire d'une toute autre manière. D'après eux, le lieu d'origine mythique, une île qu'ils nomment Aztlan, n'était habité que par leurs ancêtres. Les autres peuples vivaient pour leur part sur la terre ferme (Antigüedades de México 1964-1967:2,7 ; Codex Azcatitlan 1995: Planche 2). Cette différence, qui peut sembler anodine au premier abord, n'était pas fortuite. On sait en effet que dans la pensée mésoaméricaine, le ciel était en réalité un océan. La description du lieu d'origine comme une île visait probablement à suggérer qu'Aztlan était située dans le ciel. Les Mexicas se présentent donc d'emblée comme radicalement différents des autres peuples. Eux seuls sont d'origine céleste, les autres populations ayant pour leur part toujours vécu sur terre¹.

Cette distinction aura d'énormes implications. En effet, Aztlan est décrite par les sources comme un endroit paradisiaque, où les hommes vivaient à l'abri de la mort et des maladies, grâce à leur mode de vie irréprochable. Les habitants de l'île vivaient chichement, dédaignant le luxe et les biens matériels (Durán 1995:1:271-276). Ils étaient humbles, faisaient pénitence et reconnaissaient ainsi la supériorité des dieux. Dans leurs mythes, les Mexicas se présentent

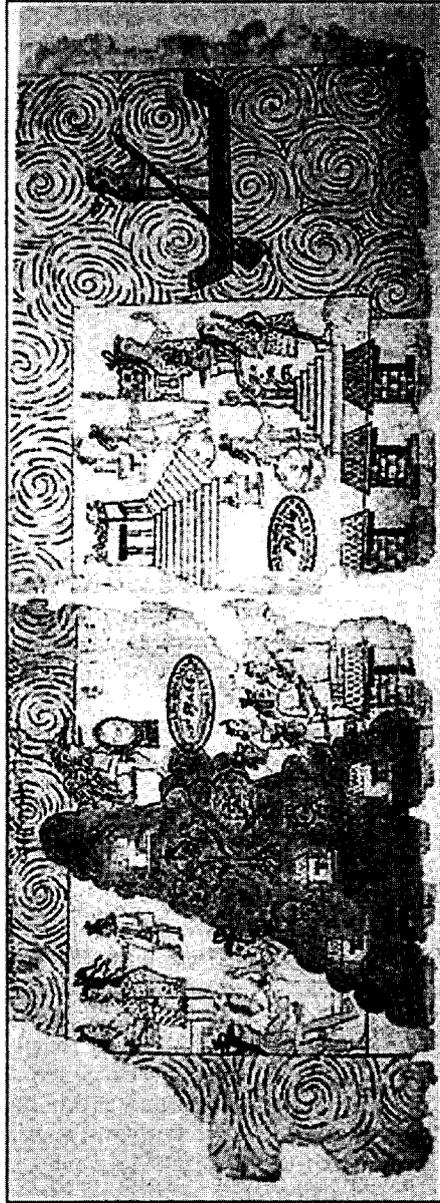


Figure 1. Aztlan. (Codex Azcatitlan Planche:2)

donc comme le seul peuple ayant été en contact avec la sphère céleste, l'époque paradisiaque de l'harmonie entre les hommes et les dieux, et avec le mode de vie religieusement parfait associé à cette période. Les Mexicas se distingueront ensuite constamment des autres groupes humains par leur feu sacré, l'adéquation de leur comportement avec les préceptes de leur religion et l'obéissance inconditionnelle qu'ils vouent à leur divinité tutélaire, *Huitzilopochtli*.

Non contents de se présenter dans leur mythologie comme un peuple au comportement au-dessus de tout reproche, les Mexicas n'hésitaient pas à déformer à leur avantage l'image des autres groupes humains. Les Tarasques, une population du Michoacán, en firent notamment les frais. Comme nous l'avons vu plus haut, la plupart des récits qui relatent l'origine du peuplement de la Mésoamérique expliquent qu'après avoir quitté la Tollan-Aztlan mythique, les différents peuples durent traverser un bras de mer. Ce passage est parfois présenté comme un acte périlleux, qui demande du courage (*Anales de los Cakchiqueles* 1950:57-59). C'est lors de cet épisode que certaines sources situent l'origine d'une particularité vestimentaire des Tarasques. Muñoz Camargo raconte que tous les peuples avaient suivi le même chemin. Lorsqu'ils arrivèrent au bras de mer, les Tarasques décidèrent de le traverser en premier. Les autres nations, effrayées par les dangers que présentait une telle entreprise, qui constituait un véritable exploit, tentèrent de les en dissuader. Cependant, les Tarasques ne se laissèrent pas impressionner et utilisèrent leurs vêtements comme des cordes afin de se construire des radeaux. Afin de ne pas rester nus, ils s'emparèrent ensuite des chemises de leurs femmes, les laissant partiellement dévêtues. Ils conservèrent ensuite cette tradition vestimentaire, en souvenir de cet épisode glorieux (Muñoz Camargo 1986:73-76).

Dans les sources mexicas, ce fait est présenté sous un éclairage entièrement différent. D'après de nombreux textes, les peuples migrants s'arrêtèrent un moment dans la région du lac Patzcuaro. Afin de peupler cet endroit *Huitzilopochtli* ordonna que les futurs Tarasques se baignent dans le lac. Les Mexicas leur dérobèrent leurs vêtements et partirent sans plus attendre. Les baigneurs n'eurent d'autre choix que de s'établir sur place (Durán 1995:1:72-73 ; Tezozomoc 1949:27-31). Dans ces textes donc, plus de trace d'acte de courage ou d'exploit. Les Tarasques sont présentés comme les victimes involontaires d'une ruse mexica. Leur passivité contraste fortement avec la vaillance et l'esprit d'entreprise dont ils font preuve dans la source citée plus haut.

Le courage, et son corollaire, l'esprit guerrier, était une vertu extrêmement prisée des anciens mexicains, et présentait une valeur religieuse fondamentale. En effet, de nombreux textes nous relatent les aventures de héros extrêmement intrépides qui ne cessent de guerroyer afin d'obtenir des victimes sacrificielles pour nourrir le soleil et la terre². Il était donc important pour les Mexicas de se livrer à une campagne de dénigrement des autres peuples, et de s'attacher tout particulièrement à effacer les qualités et les vertus que leur conférait la tradition mythique³. Les dépeindre comme des êtres veules et incapables de servir correctement les divinités les désignait comme les victimes sacrificielles idéales et justifiait la politique de conquête de l'empire.

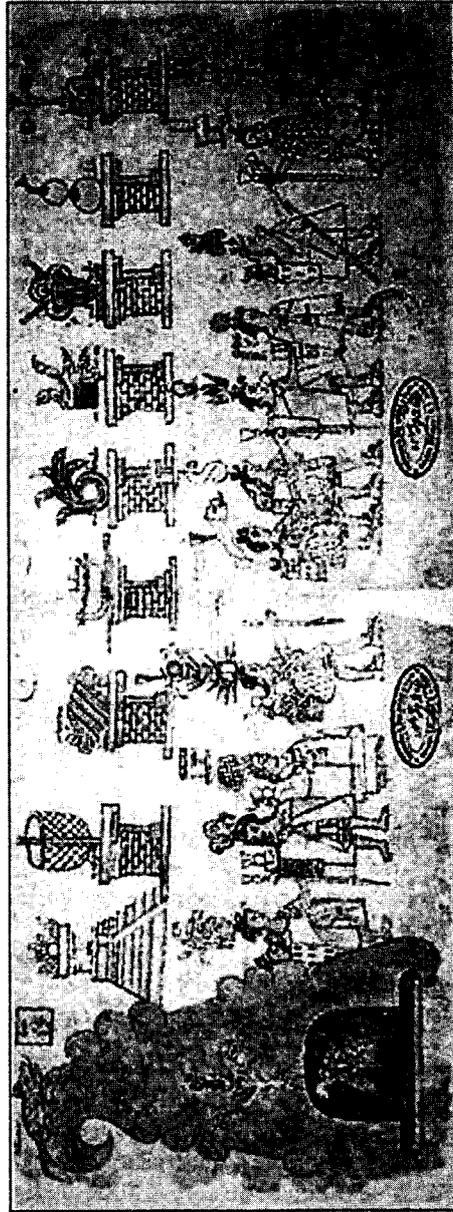


Figure 2. Les tribus qui accompagnèrent les Mexicas pendant les pérégrinations
(Codex Azcatitlan Planche:3)

Dans un même ordre d'idée, le fait de reléguer les autres peuples sur la terre ferme dès les origines permettait non seulement aux Mexicas de se distinguer des autres par leur origine céleste mais aussi de s'arroger en exclusivité l'exploit de la traversée du bras de mer.

LES PEREGRINATIONS

Pour les Mexicas, il était donc important de se décrire comme un peuple différent des autres. De nombreux épisodes du mythe des pérégrinations soulignent à l'envi combien ils se distinguent des groupes qui les accompagnaient. Les sources insistent notamment sur le fait que les Mexicas voyagèrent bien plus longtemps que les autres peuples avant d'atteindre leur terre promise (voir entre autres Sahagún 1950-1969:10:189-197) Lorsqu'ils arrivèrent enfin dans la région de Mexico, ils furent accueillis comme des intrus par leurs anciens compagnons, qui étaient sédentarisés depuis longtemps.

L'insistance des sources sur la longueur des pérégrinations mexicas n'est probablement pas innocente. Si l'on examine un instant la manière dont la littérature mésoaméricaine décrit les conditions de vie des populations en déplacement, on peut y distinguer trois traits fondamentaux:

- Plusieurs sources s'accordent pour dire que l'époque des pérégrinations est marquée par la disette, voire l'absence totale de nourriture. (Título de Totonicapán 1950:216 ; Tedlock 1985:175,177-178)
- Ils ignoraient complètement le luxe et les richesses matérielles ⁴
- Pendant les migrations, les populations se placent entièrement sous la dépendance de leur dieu tutélaire, qui les guide, leur donne des ordres et le cas échéant les punit⁵. N'ayant que fort peu de marge d'initiatives, les tribus placent leur destin entre les mains de leur divinité, et reconnaissent ainsi son incontestable supériorité.

Les peuples en migration avaient donc un comportement fort proche de celui de l'humanité à l'époque paradisiaque: absence de biens matériels, humilité et respect de la supériorité de leur créateur. On est ici en présence d'une situation intermédiaire entre l'époque idéale d'Aztlan, où les hommes se comportent de manière parfaite en respectant la place qui est la leur dans l'univers, et la vie sédentaire menée par les autres peuples, qui s'intéressent de plus en plus au luxe, aux biens matériels, aux plaisirs terrestres et s'éloignent progressivement du monde céleste et de leurs dieux ⁶. Les Mexicas, quand ils arrivent dans le bassin de Mexico, ont donc infiniment plus de mérite que leurs anciens compagnons de voyage, qui se sont installés depuis longtemps.

Les Hopis offrent des précisions extrêmement importantes sur les pérégrinations et leur sens religieux. Ils expliquent notamment que l'une des divinités principales du panthéon, *Sótuknang*, ordonna aux différentes tribus Hopis de migrer vers les quatre points cardinaux avant de s'installer dans la terre de leur choix. Il était primordial de ne pas s'arrêter avant d'avoir accompli ce long voyage, car les migrations étaient en réalité des cérémonies de purification servant à éliminer le mal latent du monde précédent, qui risquait sinon de resurgir dans l'ère actuelle (Waters 1992:64-65). On ne peut s'empêcher de



Figure 3. Les pérégrinations (Codex Azcatitlan Planche:4)

songer ici aux pérégrinations mexicas, qui partageaient de nombreux traits avec les pénitences que s'infligeaient les anciens Mexicains afin de se laver de leur souillure et plaire à leurs dieux. Les migrations se caractérisaient par le manque de nourriture, la souffrance physique et par la dépendance absolue⁷ dans laquelle les hommes acceptaient de se placer par rapport aux dieux, ce qui les apparentait probablement à une forme de mortification. Jeûner et offrir son sang, c'était accepter de souffrir pour les dieux et admettre qu'on leur devait tout ce que l'on possédait sur cette terre, biens matériels, gloire ou santé, et que l'on était totalement tributaire de leur bon vouloir. Faire pénitence, c'était également se purifier, dédaigner son corps dans sa matérialité afin de plaire aux dieux, de redresser une mauvaise fortune ou les obliger afin d'obtenir tel ou tel bienfait⁸. Or les Mexicas pendant leurs errances, n'acceptaient-ils pas la souffrance physique et les difficultés, ne se soumettaient-ils pas complètement à *Huitzilopochtli* dans l'espoir d'obtenir une terre où s'installer, et que la promesse d'un empire et d'une gloire future se réalise enfin ?

Par ailleurs, tout comme les Hopis, qui devaient se débarrasser du mal latent provenant du monde précédent, les Mexicas avaient une faute à expier. En effet, de nombreuses sources expliquent que le départ d'Aztlan avait été causé par un péché (Tezozomoc 1949:15-17 ; sur les liens entre les événements d'Aztlan et la faute: Graulich 1987:215) Il est donc possible que les pérégrinations avaient pour but, entre autres, de se laver de cette souillure. Une fois leur long périple terminé, les Hopis choisirent de s'installer dans une région sèche et aride afin de se mettre délibérément à la merci de la rareté des pluies. Ils s'astreignaient ainsi à devoir sans cesse prier leur créateur afin d'obtenir de l'eau pour leurs cultures, et à reconnaître en permanence la supériorité des dieux et le fait que l'humanité dépende d'eux. Ceci fonde, d'après eux, leur droit suprême à la terre qu'ils habitent (Waters 1992:65). Les Mexicas raisonnaient peut-être de manière similaire. Par la longueur de leurs pérégrinations, par leur humilité et leur soumission inconditionnelle à la divinité, ils avaient acquis un mérite immense, avec lequel aucune des populations installées dans la vallée ne pouvaient espérer rivaliser. Comme dans le cas des pénitences, ils obligeaient ainsi les dieux qui leurs concédaient leurs faveurs, tout en les chargeant de maintenir le monde en marche en nourrissant le soleil et la terre de cœurs et de sang. La politique de conquête de l'empire s'en trouvait donc religieusement justifiée. Leur droit sur les terres qu'ils s'approprièrent en était peut-être également renforcé.



Figure 4. Indiens faisant pénitence devant la divinité (Codex Magliabechiano f° 79 r°)

BIBLIOGRAPHIE

- ALVARADO TEZOZOMOC, F. de, 1949, *Crónica Mexicáyotl*. Imprenta Universitaria, Mexico. Anales de los Cakchiqueles
1950, *Memorial de Solola. Anales de los Cakchiqueles. Títulos de los Señores de Totonicapán*. Traduit et annoté par A. Recinos. Fondo de Cultura Económica, Buenos Aires, Mexico.
- ANTIGÜEDADES DE MEXICO, 1964-1967 : *Antigüedades de México basadas en la recopilación de Lord Kingsborough.*, Commentée par J. Corona Nuñez. 4 vols. ed. facsimile. Secretaría de Hacienda y Crédito Publico, Mexico.
- BIERHORST, J. 1992, *History and mythology of the Aztecs*. The Codex Chimalpopoca. The University of Arizona Press, Tucson and London.
- CODEX AZCATITLAN, 1995, *Codex Azcatitlan*. Commentaire de R.H. Barlow, mis à jour par Michel Graulich. 2 vols. Bibliothèque Nationale de France, Société des Américanistes, Paris.
- CODEX BOTURINI, 1964-1967, *Codex Boturini. Antigüedades de México 2: 7-29*.
- CODEX MAGLIABECHIANO, 1970, *Codex Magliabechiano*. Edition facsimile de F. Anders. *Codices Selecti 23*, Akademische Druck-und Verlagsanstalt, Graz.
- COE, W. D., and G. WHITTAKER (éditeurs) 1982: *Aztec Sorcerers in Seventeenth Century Mexico. The Treatise on Superstitions by Hernando Ruíz de Alarcón*. Institute for Mesoamerican Studies, Publication n° 7. The University, Albany, New York.
- DURAN, D. 1995, *Historia de la Indias de Nueva España e Islas de Tierra Firme*. Cien de México, Mexico.
- GRAULICH, M. 1987, *Mythes et rituels du Mexique ancien préhispanique*. Académie Royale de Belgique, Bruxelles.
- HISTOYRE DU MECHIQUE 1905, *Histoyre du Méchique*. Manuscrit français inédit du XVIIème siècle. Texte établi et annoté par E. de Jonghe. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. 2:1-42.
- MUÑOZ CAMARGO, D. 1986, *Historia de Tlaxcala*. Historia 16, Madrid.
- POMAR, J. B. 1941, *Relaciones de Texcoco y de la Nueva Espana*. S. Chavez Hayhoe, Mexico.
- SAHAGÚN, B, 1950-1969, *Florentine Codex, General History of the Things of New Spain*. Texte établi, traduit et annoté par A. J. O. Anderson et C.E. Dibble. 12 vols. The School of American Research and the University of Utah, Santa Fe.

TEDLOCK, D., 1985, *Popol Vuh*. The definitive edition of the Mayan book of the dawn of life and the glories of gods and kings. Simon and Schuster, New York.

TORQUEMADA, FRAY J. 1969, *Monarquía Indiana*. 3 vols. Editorial Porrúa. Mexico.

WATERS, F. 1992, *Le Livre du Hopi*. Editions du Rocher, Monaco.

NOTES

¹ Graulich a développé le thème de l'opposition des Mexicas solaires et des autochtones terrestres-lunaires dans le septième chapitre de sa thèse de doctorat (Graulich 1987:206-250).

² Je pense ici au mythe du massacre des 400 Mimixcoa, à la geste de Mixcoatl, et aux récits qui relatent la jeunesse de Quetzalcoatl (Leyenda 1992:149-155 ; Historia de los Mexicanos por sus Pinturas 1941:216-217)

³ Le fondement même de la force guerrière et du courage des autres peuples était également dévalorisé dans les sources mexicas. Un mythe, qui était probablement fort répandu chez les peuples non mexicas, raconte comment Mixcoatl, le héros guerrier par excellence, triompha d'Itzpapalotl et en fit son fardeau sacré. Les restes de la déesse qu'il transportait sur son dos lui donnèrent la valeur nécessaire pour triompher de ses ennemis et accomplir son devoir en nourrissant le soleil de cœurs et de sang (Historia de los Mexicanos por sus Pinturas 1941:217 ; Leyenda 1992:151-153. Certaines sources mexicas utilisent l'épisode afin de souligner leur dédain pour les exploits guerriers des autres peuples. Elles expliquent que deux chefs mexicas rencontrèrent Itzpapalotl pendant les pérégrinations, et que la déesse les somma de la combattre. Les deux guerriers répondirent qu'ils refusaient d'affronter une femme (Torquemada 1969: 1:80-1).

⁴ De nombreux extraits parlent du dédain des Mexicas en voyage par rapport aux biens matériels qui sont présentés comme l'antithèse de valeurs spirituelles, comme le courage, le feu sacré (Torquemada 1969:1:250). On retrouve ce trait chez d'autres populations, notamment les Cakchiqueles (Anales de los Cakchiqueles 1950:74)

⁵ De nombreux épisodes du mythe des pérégrinations décrivent l'obéissance inconditionnelle que les tribus devaient vouer à leur dieu tutélaire ainsi que son intervention constante dans les processus de décision (voir notamment: Tezozomoc 1949:32-6 ; Popol Vuh 1985:176; Torquemada 1969:1:250)

⁶ Le mythe du retour à Aztlan, relaté par Durán illustre parfaitement cette croyance. D'après le chroniqueur espagnol, le roi Montezuma premier, se voyant au sommet de la gloire, voulu envoyer des cadeaux aux habitants de l'antique Aztlan et à la mère de Huitzilopochtli, Coatlicue, qui était restée dans l'île. Ses messagers furent accueillis par Coatlicue et son majordome qui, prenant des nouvelles des Mexicas qui avaient quitté l'île et s'étaient mis en quête de leur terre promise, apprirent avec stupéfaction qu'ils étaient tous morts depuis longtemps. Leur étonnement est bien compréhensible, puisqu'on ne mourrait pas à Aztlan. Coatlicue expliqua alors aux Mexicas que c'étaient les biens précieux dont ils jouissaient, et la richesse de leur nourriture qui avait causé leur perte (Durán 1995:1:274-278) En d'autres termes, l'intérêt que les biens matériels a provoqué une rupture avec le monde céleste, avec Aztlan, et a causé l'apparition de la mort (Graulich a abondamment développé ce thème: Graulich 1987:122-130). Les Hopis insistent également sur les dangers de l'existence trop aisée des sédentaires, car le confort et le luxe d'une vie trop facile amenait les hommes à perdre le besoin de dépendre de leur créateur, à oublier les dieux pour se plonger dans les délices de la vie matérielle (Waters 1992:40, 63)

⁷ Les Hopis précisent, lorsqu'ils racontent la légende des grandes migrations, que le fait d'accepter de se rendre aux quatre points cardinaux, dans des régions extrêmes, où les conditions climatiques sont une menace pour la survie de l'homme, constituait la preuve de la confiance absolue qu'ils plaçaient dans leur créateur (Waters 1992:65). Ceci n'est pas sans évoquer la dépendance totale des Mexicas par rapport à leur dieu pendant les pérégrinations.

⁸ Le mythe de Yappan offre une belle illustration de cette croyance. D'après ce récit, qui se situe à la charnière entre deux ères, un homme, nommé Yappan, sachant qu'il allait subir une métamorphose avant de commencer une nouvelle existence dans le monde futur, décida de faire pénitence afin de plaire aux dieux et de s'assurer ainsi le meilleur avenir possible (Ruiz 1982:293) Quetzalcoatl fit pénitence dans sa jeunesse afin que les dieux fassent de lui un grand guerrier (Historia de los Mexicanos por su Pinturas 1941:217) L'idée que tout dépendait des dieux apparaît clairement dans les discours mexicas récoltés par Sahagún: « (...) tout est à lui [dieu], tout est un don de lui, et tout vient de sa main. Personne ne doit dire: je veux être ceci, je veux avoir cette dignité ; puisque personne n'est libre de choisir ce qu'il désire ; Dieu seul donne ce qu'il veut et à qui il lui plaît, sans avoir besoin de conseil ni d'autre chose que sa volonté. (Sahagún 1950-1969:382)